

LUCIEN X.

POLASTRON

Livres en feu

*Histoire de
la destruction
sans fin des
bibliothèques*



DENOËL
Extrait de la publication

Livres en feu

Lucien X. Polastron

Livres en feu

*Histoire de la destruction
sans fin des bibliothèques*

DENOËL

**La présente recherche a bénéficié d'une aide
du Centre national du livre.**

*L'ouvrage est imprimé sur papier permanent ISO9706 blanc naturel issu d'une
pâte TCF, entièrement dépourvue de tout produit chloré.*

**Note sur les notes : le lecteur trouvera en pied de page un petit nombre
d'informations complémentaires qui auraient souffert d'être trop éloignées
du texte. Toutes les autres notes, références et sources se trouvent en
revanche en fin de volume; elles sont destinées aux chercheurs ou aux
curieux.**

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

www.denoel.fr

© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN : 2-207-25573.5
B 25573.4

Que soient ici remerciés tous ceux dont l'érudition, la patience, un indice ou un encouragement ont facilité l'avancée de ce travail, en particulier Alain Arrault, Ibrahim Ashraf, José Luis de Balle, Pierre Barroux, María-Jesús Becerril y González-Mata, Jeremy Black, Dorothée Bores, Marc Boulet, Alexandre Bucchianti, Michela Bussotti, Julie Caporiccio, Gérard Cathaly-Prétou, Margaret Connolly, Gérard Conte, Fabrice Costa, Roger Darrobers, Jean-Marc Dreyfus, Nadia Elissa-Mondeguer, Margarete van Ess, Marie Guastalla, Hai Chen, Jean-François Foucaud, Marc Galichet, Valerie Hawkins, Hans van der Hoeven, Guissou Jahangiri, Margareta Jorpes-Friman, Jean-Pierre Lafosse, Isabelle Landry-Deron, Agnès Macquin, Annie et Pierre Mansiat, Felix de Marez Oyens, Madiha Massoud, Matsubara Hideichi, Jacques Mawas, Isy Morgensztern, Karen Muller, Sawsan Noweir, Magda El Nowieemy, Daniel et May Ortiz, Ouyang Jiaojia, Paul Otchakovsky-Laurens, Isabelle Pleskoff, Patrick Rambaud, Jean-Noël Robert, Lucien Scotti, Raymond-Josué Seckel, Walter Sommerfeld, Talko, Alain Terseur, Wang Renfang, Hans Wedler, Annette Wiewiorcka, Wu Jianming, Charlotte Yu Danqing, Zheng Buyun. L'auteur s'est cependant chargé seul de la besogne et assume les erreurs que pourrait receler son texte, lequel, touchant à tous les recoins de l'histoire dans le grenier des civilisations, risque de s'attirer la loupe sourcilleuse des spécialistes. Plus encore que leur indulgence, leur éventuel éclairage sera le bienvenu.

À Michel Godard

SOMMAIRE

1. (Avant-texte).....	13
2. Au berceau des bibliothèques	18
QUAND LA TERRE AVAIT LA PAROLE	18
3. L'aire du papyrus	24
ÉGYPTE	24
<i>Des constructions d'Alexandrie</i>	28
<i>Des destructions d'Alexandrie</i>	35
ATHÈNES	43
ROME.....	46
CONSTANTINOPLE.....	59
4. L'islam des origines.....	64
AL-ANDALUS	71
ISLAM MÉDIÉVAL D'ORIENT.....	78
5. Gens du livre	99
6. L'Asie avant le xx ^e siècle	107
LE PAPIER FLAMBE MIEUX QUE LE BAMBOU.....	107
L'INDE AUX SOURCES DU SAVOIR	135
LE SABRE ET LE PINCEAU	139
7. L'Occident chrétien	142
INQUISITION.....	142
ESPAGNE CATHOLIQUE.....	144
NOUVEAU MONDE	153
DU MOYEN ÂGE AUX RÉVOLUTIONS	161
<i>Le Moyen Âge et comment en sortir</i>	161

<i>Danses de mort de la Renaissance</i>	167
<i>Révolutions et évaluations</i>	181
8. Les nouveaux biblioclastes	205
LIVRES EN GUERRES	206
NAZISME, HOLOCAUSTE	216
LE TOUR DU MONDE DES FINS DE SIÈCLE	241
<i>En URSS</i>	241
<i>En Chine</i>	247
<i>Au Cambodge</i>	257
<i>Au Sri Lanka</i>	258
<i>Au Cachemire</i>	259
<i>À Cuba</i>	261
<i>En France</i>	261
<i>En Afrique</i>	264
<i>En Bosnie sur Balkans</i>	266
<i>En Afghanistan</i>	271
<i>En Irak</i>	274
9. Dommages de paix	281
LES ÉLÉMENTS	284
LA BIBLIOTHÈQUE À LA MER	296
LE VOL	300
LA MORT	307
10. Embarras de la modernité	313
11. La connaissance ignifugée	329
12. En guise de postface, retour à Alexandrie	339
Annexe I. Les grands écrivains unanimes : <i>delenda est bibliotheca!</i>	348
<i>Les allumeurs</i>	349
<i>Les hiérophantes</i>	351
Annexe II. Petite histoire du recensement des livres perdus, avec une légende pour finir	365
La bibliothèque cachée	370
Chronologie sélective	373
Index	379
Bibliographie	381

1.

Le premier bâton n'avait qu'un bout.

Pierre Brisset

Enrichir sa bibliothèque est la compulsion partagée par les maîtres du monde et ceux qui cherchent à percer les secrets du monde. Elle consiste dans tous les cas à conserver, juxtaposer les livres, encore et encore jusqu'à l'infini, à rassembler « parallèlement », comme dit le poète, l'essentiel ou le total de ce qui est dit, étudié et raconté. Au moins pour voir la taille ainsi obtenue.

Or donc la taille importe peu : une bibliothèque sera grande avec quelques poignées de manuscrits pour telle communauté, le million de titres étant l'unité de mesure ailleurs : les moines de Patmos sont aussi fiers de leurs trois cent trente livres au XIII^e siècle que la Library of Congress quand elle a dépassé les cent millions de cotes vers la fin du deuxième millénaire. Et il a même existé à plusieurs reprises des bibliothèques universelles à un seul livre, les plus difficiles à détruire comme on va le voir.

Cet exercice obligé des puissants même idiots, les États l'ont perpétué pompeusement comme des foules d'amateurs sans rien dire. Mais tel Prométhée qui ferait ses gammes avec le supplice de Sisyphe, il apparaît que la prouesse contient et accepte sa propre condamnation : des

générations et des fortunes peuvent s'y consumer alors que plus l'affaire progresse, plus s'accroît la difficulté de classer et conserver – de lire accessoirement, car le livre se cache dans la bibliothèque aussi sûrement que l'arbre au sein de la forêt –, ou le risque de voir les collections ravagées par l'eau et par le feu, les vers, les guerres, les tremblements de terre. Et surtout, bien plus souvent que nous ne voulons l'imaginer, la franche volonté de faire en sorte qu'elles n'aient jamais existé.

Pourquoi? Parce qu'un peuple instruit ne peut être gouverné, décidèrent les légistes de la Chine ancienne, les nazis en Tchécoslovaquie...; parce que les pays conquis doivent changer d'histoire ou de croyance, comme les Aztèques; parce que seuls les illettrés peuvent sauver le monde, prêchent les millénaristes de toutes les époques; parce que la nature de telle collection met en danger le nouveau pouvoir : ainsi le taoïsme vu par les Mongols, ou le shi'isme, ou la Réforme. À toutes ces occurrences s'ajoutera, parfois, l'autodestruction pour éviter les ennuis : ce fut chose courante dans la Chine impériale ou la Révolution culturelle. Mais il est encore une raison, plus enfouie, toujours présente sous les autres : le livre est le double de l'homme, le brûler équivaut à tuer. Et parfois aussi l'un ne va pas sans l'autre. Hormis Gérard Haddad en France pour le livre juif, le sociologue de Berkeley Leo Löwenthal est le seul à s'être penché sur ce phénomène d'assimilation du livre à l'homme et à leur malheur superposable. Dans son essai *Calibans Erbe*, « L'héritage de Caliban », Löwenthal énumère quelques-unes des bibliothèques tragiques connues en 1983 et ébauche une psychanalyse de l'humanité que leur répétition – car ce « calendrier a de nombreuses dates » – lui semble rendre, d'urgence, nécessaire. Faute de quoi « la continuité du sens de l'histoire fait une rechute dans le néant ». Mais il n'a pas assisté à la suite de l'histoire et le travail reste à faire.

Des milliers de grandes ou minces collections que cette recherche évoque ou permet de visiter, toutes ne furent pas incendiées, conchiées ni jetées au fleuve. Elles subissent aussi la saisie ou la dispersion, d'un seul coup ou tome à tome, par bêtise, lucre ou nécessité, qui sonne la fin d'une entité chimérique ou fait un peuple de lecteurs orphelins, famille intellectuelle aux « horizons effacés » comme dit un autre poète, sans même cette fois la gloire d'une apo théose cruelle qui vous ouvre l'éternité.

À l'inverse plus elle est grande, plus l'institution cache un vampire insatiable ou un receleur bouffi de déprédations prestement oubliées. *Riche bibliothèque* sous-entend *bibliothèques mortes*, c'est parfois musée du Butin colonial et des Prises sordides qu'il faudrait la renommer. Pour prendre un exemple au hasard, la France s'est engrais sée de livres fabuleux et gratuits à Hué, à Dunhuang ou à Louvain, en Égypte, en Espagne et en Italie avec Napoléon, en Afrique du Nord, à Paris même en 1940. On en passe ; elle s'est un peu calmée ces derniers temps. Mais un jour il faudra restituer.

Partout où un échafaudage savant s'est écroulé, des bribes le dénoncent : cette inscription dans une pierre écornée par exemple à Timgad, quatre codex lacunaires pour tous les dits et savoirs mayas, deux demi-phrases pour Carthage, quand ce n'est pas une ligne douteuse par un quasi-inconnu ou, à l'inverse, une pléthore de commentaires pathétiques parfois retors qui finissent par occulter ce qui s'est réellement passé.

Le concept de l'accumulation radicale des idées est un mythe primordial, bien capable de prendre la place de tel ou tel dieu. Le Talmud, par exemple, dit qu'il y avait une vaste bibliothèque avant la création du monde. Le Coran confirme bien qu'elle est, oui, et qu'elle sera, de toute éternité. Encore plus fort : elle existait avant que le Créateur ne se crée lui-même, à en croire les Védas.

La bibliothèque frissonne dans les fantômes d'avant le livre. Celle de Brahmâ et celle d'Odin sont décrites comme un alignement de coupes de lait à ingurgiter pour faire d'un homme jusque-là parfaitement normal « un poète et un homme de savoir ». Les Babyloniens disent que le ciel se donne à lire : le zodiaque aligne les livres de la révélation tandis que les étoiles fixes en sont les commentaires en marge, à moins que ce ne soit le contraire. Et Bérose, prêtre et devin qui inventa le cadran solaire, écrivant sous Alexandre une histoire de la civilisation « d'après des sources anciennes » atteste qu'avant le Déluge, la capitale du monde ne s'appelait pas autrement que Tous-les-livres.

D'ailleurs, dans les semaines précédant cet événement fatidique, Noé a enterré tous les ouvrages qu'il possédait : « les plus anciens, les anciens et les récents », car il pensait que leur poids ferait couler l'arche. Furent-ils par la suite le fondement des bibliothèques babyloniennes ? Cela s'est murmuré plus ou moins à la veillée, mais les prêtres égyptiens affirment à l'inverse que l'inondation les a dissous à jamais car ils étaient faits de terre non cuite. Oubliés donc, les livres écrits par Adam après la chute : le *De nominibus animantium*, recensement de tout ce qui bougeait dans le jardin d'Éden, ainsi qu'un alléchant poème sur la création d'Ève et bien d'autres merveilles, que des siècles d'érudition enflammée attribuèrent à cet auteur prometteur¹. Perdus aussi, les textes essentiels de Caïn, Seth, Enoch, Mathusalem... On sait qu'après ce sinistre, les descendants de Noé lancèrent une tour à l'assaut du firmament pour aller reconstituer cette première des grandes collections, que son propriétaire aurait sans doute été mieux avisé d'installer dans sa cale au lieu de tant d'animaux stupides.

Création vaut crémation. Dans ce mythe fondateur de la bibliothèque universelle qui fait l'homme égal du ciel, ce qui se grave dans les mémoires est la tragédie de sa

ruine davantage que l'envergure atteinte ou les longues péripéties de son enrichissement.

De la méchanceté pure à l'inconscience organisée en passant par la plus basse crasse, nous allons observer, siècle après siècle, le visage varié que prend la barbarie. Au risque de trouver vers la fin qu'il est un peu trop proche du nôtre. Trop près. Trop semblable.

2.

Au berceau des bibliothèques

Le temps était aux aurores boréales invisibles dans les salles d'attente du dictionnaire.

Benjamin Péret

QUAND LA TERRE AVAIT LA PAROLE

La grande bibliothèque présumée la plus vieille du monde a tendance à résister au temps mieux que ses jeunes sœurs : on peut la voir, la soupeser, en lire les livres aujourd'hui en quantité appréciable grâce à la solidité de ses textes, qui ont été confiés à un matériau de construction : les tout premiers écrits, avant qu'apparaisse une volonté de les conserver dans les années 2500, étaient récupérés par le maçon d'Uruk pour monter plus prestement ses murs².

C'est au creux de l'argile ramassée entre le Tigre et l'Euphrate que se poinçonnait le suméro-akkadien, surnommé vulgairement « le cunéiforme », qui servit de moyen d'enregistrement à une bonne dizaine de langues variées. La tablette était séchée au soleil, ce qui la rendait friable, ou au four, après que l'on y eut ménagé de fines cheminées pour qu'elle n'éclate pas. Objet inusable, sauf à s'acharner à le mettre en miettes comme cela s'est évidemment produit. Mais il arrivait aussi que des étagères entières de livres s'écroulent sur elles-mêmes au fil du

temps et que leur bois putréfié ne laisse que les documents qu'elles supportaient, offrant ainsi à quelque archéologue verni la découverte complète dans son classement d'origine. Quant aux incendies, qui sont responsables de la majorité des disparitions de bibliothèques dans l'histoire, ils n'avaient ici pour effet que de vitrifier la page telle qu'en elle-même ad aeternam.

Déjà les Sumériens organisaient leurs textes et archives dans des corbeilles d'osier, des sacs de cuir ou des boîtes de bois indexés avec une étiquette, évidemment de terre cuite elle aussi. Dans un musée de Philadelphie une plaque d'argile comporte la liste de soixante-deux titres d'œuvres littéraires, datant de 2000 avant J.-C. Plus tard à Babylone, la dynastie de Hammourabi se montra avide des collections de textes des autres cités-États. C'était, si l'on peut dire, écrit : la première grande bibliothèque, nationale, encyclopédique, ne pouvait qu'apparaître en Mésopotamie. Et c'est ce qui se passa, mais on ne le sait que depuis peu de temps.

En 1850 le jeune et fringant Henry Austen Layard tombe sur le site de Ninive sans vraiment l'avoir cherché, dans le tumulus du « petit agneau », Quyundjik, en face de Mossoul. Le consul français Paul-Émile Botta s'y était cassé les dents sinon les ongles ; aussi Layard se moquet-il de lui dans ses Mémoires, de sa façon trop précautionneuse de chercher. Financé par le British Museum, l'aventurier éventre sans états d'âme la moitié des soixante et onze salles du « palais sans rival » de Sennachérib, accapare par milliers les bronzes, les vases, armes et ivoires, mais surtout les gigantesques dalles murales en relief et les taureaux androcéphales. Il voit accessoirement, dit-il, que des « petites tablettes rectangulaires d'argile crue de couleur sombre reposaient sur le pavage des chambres » ; par endroits, ses bottes s'enfoncent même dans trente à cinquante centimètres de ce qu'il prend pour des tessons de potiches. Même les spécialistes de l'Assyrie sont encore

persuadés que ces trous dans l'argile « ne sont combinés, selon le caprice des artistes, que pour faire une décoration bizarre sur les murs des palais³ ». Trois ans plus tard, au sud-ouest du tell, les équipes mettent au jour la « chambre de la chasse au lion », ornée de bas-reliefs aujourd'hui archicélèbres, dont la valeur saute aux yeux des Britanniques bien davantage que les monceaux de glaise mitée qu'ils piétinent à nouveau dans des craquements fébriles. Cette fois, il y en a deux salles pleines : nous sommes dans le palais du petit-fils de Sennachérib, nommé Assourbanipal. Un parfait inconnu alors : son nom n'apparaissait pas dans l'Antiquité. Il est maintenant rendu célèbre par sa *girginakku*, bibliothèque en sumérien.

Roi à partir de décembre 669 avant notre ère, il avait fait rassembler à Ninive la plus importante des bibliothèques jamais constituées, en envoyant des scribes dans chaque région de l'Empire : Assour, Nippur, Akkad, Babylone, chercher tous les textes anciens qui s'y trouvaient encore, de façon qu'ils fussent colligés, révisés et copiés à nouveau – souvent de sa propre main – puis classés dans son palais, grâce à quoi il put enfin soupirer un jour : « Moi, Assourbanipal, j'ai acquis la sagesse de Nabu, appris l'art d'écrire sur les tablettes... J'ai résolu le vieux mystère de la division et de la multiplication, qui n'étaient pas claires... Lu les textes élégants de Sumer et les mots obscurs des Akkadiens, déchiffré les inscriptions sur la pierre des temps d'avant le Déluge. » De la paléographie cunéiforme, il dit joliment que les mots sont « hermétiques, sourds et pêle-mêle ».

Les galettes criblées de mille deux cents textes distincts dévoilent ce qu'est une bibliothèque royale d'il y a vingt-cinq siècles : à nos yeux, plus de la poésie brute que du droit. Invocations, rituels, matériels divinatoires, lexiques de sumérien, des récits épiques, dont *L'Épopée de Gilgamesh*, le récit de la Création, le mythe d'Adapa le premier homme (qui nous seraient peut-être inconnus sans cela), des manuels et traités scientifiques, des contes populaires,

Détruire la bibliothèque est un geste qui remonte à la plus haute Antiquité. Apparus en même temps que les livres, les autodafés semblent se multiplier avec eux : plus il y a d'ouvrages, plus on cherche à les détruire. Considérée comme subversive ou au contraire comme le symbole du pouvoir absolu, la bibliothèque est au centre des crises et des conflits. Bien souvent, elle n'y survit pas.

Depuis la Chine des Qin jusqu'aux catastrophes contemporaines, ce livre retrace l'histoire des grandes destructions de bibliothèques. De l'incendie d'Alexandrie à celui de Sarajevo en 1992, en passant par Rome, Ctésiphon, Bagdad, par les méfaits de l'Inquisition, la Révolution française ou la Commune, Lucien X. Polastron déploie une singulière érudition sur ce terrain encore peu exploré. Il mène l'enquête sur les causes du désastre, reconstitue les trésors perdus, part sur les traces des volumes rescapés.

Les grands malheurs vécus par les bibliothèques sont peut-être moins graves que les dangers récents : attaque en règle sur le support papier, convoitises pharaoniques sur l'information numérisée... le rêve de la bibliothèque absolue est-il en train de tourner au cauchemar entrevu par Bradbury, Huxley ou Orwell?

Né en 1944, sinisant et arabisant, Lucien X. Polastron est l'auteur de *Le Papier, 2 000 ans d'histoire* (1999), ainsi que de plusieurs ouvrages de référence consacrés à la calligraphie.

Photographie de couverture :

© Hulton-Deutsch Collection / CORBIS

MÉDIATIONS

www.denoel.fr

B 25573.4  12.08
ISBN 978.2.207.25573.5

Extrait de la publication

